

LA LISIBILITÉ DANS LA LECTURE ENFANTINE

Nous commençons dans ce numéro, la parution d'une étude sur la lisibilité des livres pour enfants et adolescents et des manuels, réalisée par Jean MESNAGER, professeur à l'École Normale de Nantes et Jean-Pierre BENOIT, directeur d'Études au centre de formation des PEGC de cette même ville.

En cernant cette notion complexe de lisibilité¹ ; en présentant les instruments de sa mesure et en permettant aux moins avertis de les utiliser ; mieux, en proposant enfin des moyens d'analyser les difficultés des écrits qu'on destine aux enfants, les auteurs souhaitent venir en aide aux enseignants, aux parents, aux éducateurs.

Dans l'article ci-dessous, le premier d'une série Jean MESNAGER montre comment la richesse actuelle de la littérature enfantine n'a "comme conséquence de faire lire davantage les enfants lecteurs".

Cependant, ces efforts intéressants ne bénéficient actuellement qu'à un type de lecteur favorisé, celui dont les compétences en lecture sont déjà affirmées.

Il existe une étroite corrélation entre la compétence d'un enfant lecteur et sa pratique régulière de la littérature enfantine. Il n'est (presque) pas de bon lecteur qui n'ait le goût et le plaisir de lire. Or, le goût de lire, s'il peut être favorisé par d'intéressantes et nécessaires techniques d'animation passe surtout par des expériences gratifiantes. Pour nombre d'enfants, il n'y a pas plaisir quand ils rencontrent des textes trop difficiles comme c'est souvent le cas dans ceux qu'on leur propose. Trop soucieux d'un enrichissement espéré, l'adulte surestime les possibilités du jeune enfant ou, si l'on veut, ignore les difficultés qu'il va rencontrer. Le résultat fréquent après trois ou quatre expériences pénibles de lecture autonome, est un rejet parfois définitif.

Notre intervention ne consiste donc pas seulement à provoquer la rencontre entre le livre et l'enfant, mais à faire en sorte qu'elle ne soit pas décevante. Il s'agit de bien mieux connaître les obstacles éventuels. Si certains enfants peuvent les franchir, d'autres, non. Bien sûr, l'accrochage entre enfant et livre n'est pas qu'une question de compétence technique. Le contenu proprement dit (sujet, personnages, action, force des idées...) joue un rôle au moins aussi essentiel. Mais comment y accéder quand, faute de capacités, on sue sang et eau pour franchir la deuxième page ?

Aucun des deux facteurs (contenu et lisibilité qui sont d'ailleurs interdépendants) n'est secondaire. Mais il me semble qu'on a trop souvent fait confiance à l'intérêt du contenu et négligé les obstacles, comme si un livre "fort" ne pouvait de toute façon que tirer l'enfant vers l'avant, et comme si, après avoir appris à lire au CP, à partir de 7 ou 8 ans on pouvait tout lire ! (Il se pourrait bien que cette conception erronée de ce qu'est un apprentissage soit à l'origine de biens des échecs. Ce n'est pas parce qu'il n'aime pas lire qu'un enfant ne lit pas. C'est la plupart du temps parce qu'il ne peut pas lire ce qu'on lui propose.

Mieux apprécier la lisibilité des textes est donc essentiel. Mais d'abord, les textes pour enfants sont-ils lisibles par (tous !) les enfants ?

¹ Voir, à ce propos, Une lecture de la lisibilité, Jean Foucambert, AL n°3, p.37, (NDLR)

I - Les livres pour enfants sont-ils pour tous les enfants ?

On a assisté dans les dix dernières années à une notable évolution dans l'édition du livre pour enfants.

Elle est caractérisée par :

- une arrivée massive de titres, surtout anglo-saxons, puis français.
- un souci de toucher une classe d'âge jusque là assez peu favorisée, disons les 7-9 ans pour simplifier.
- un soin particulier dans l'illustration, renouvelée par d'authentiques créateurs.
- un renouvellement des contenus, beaucoup moins conventionnels, il n'y a pratiquement plus de sujets-tabous, le langage s'est libéré...

Cependant, ces efforts intéressants ne bénéficient actuellement qu'à un type de lecteur favorisé, celui dont les compétences en lecture sont déjà affirmées.

Expliquons-nous.

Il faut savoir que 30 à 40% des enfants, à l'issue de la scolarité élémentaire, n'ont pas de capacités suffisantes pour comprendre des textes dont la lisibilité reste faible (syntaxe, lexique), textes qu'ils seront mis en demeure de maîtriser (et vite !) pendant leurs premières années de collège.

Dans la mesure où notre préoccupation essentielle à nous, enseignants ou "aideurs" divers, est de faire accéder le plus d'enfants possible à une lecture gratifiante, nous devons souhaiter que beaucoup plus de textes disponibles soient accessibles à cet important groupe d'enfants aux capacités hésitantes.

Or il faut constater que la moitié des textes de romans pour enfants, illustrés ou non, et prévus pour des 7-11 ans ne sont lisibles que par une minorité d'entre eux. Plus précisément, la plupart des romans destinés aux plus de 9 ans ne sont lisibles que par individus ayant franchi la barre des 20 000 mots/heure, en deçà de laquelle ils ne peuvent comprendre que des écrits beaucoup plus simples que ceux qui sont proposés.

Prenons un exemple significatif, l'ouvrage de Colin Mac NAUGHTON (Folio Benjamin) : **Fou de Football**.

Le type d'illustration, l'épaisseur, la mise en page, l'aération du texte, tout semble particulièrement adapté aux enfants dits "débutants", pour simplifier, du cours élémentaire. La lecture du texte ne confirme pas cette impression. Voici quelques phrases remarquables :

"Bruno ne fut pas brillant, il cafouillait, trébuchait, ratait ses passes, sabotait les combinaisons de jeu et, pour couronner le tout, il heurtait tout le monde"...

"Bernard et Robert argumentaient sur les combinaisons possibles et les pièges du hors-jeu, sur le marquage individuel et la façon de récupérer une balle perdue"...

"Qui sait si tu n'y seras pas ? lui répondit son père. On ne peut jamais savoir ce qui va arriver, le football est un jeu tellement imprévisible !"

Nous avons souligné à dessein les mots ou tournures inaccessibles à 70% des élèves de Cours Élémentaire.

Il faut ajouter que la longueur des phrases les rend également incompréhensibles à des enfants, qui, lisant encore lentement, n'ont plus en mémoire le début de la phrase quand ils arrivent à la fin.

Si nous évaluons, à l'aide de l'indice de Flesch² adapté pour le français, la lisibilité de cet ouvrage, nous

² L'article suivant (AL n°14, juin 86) présentera les instruments de mesure de la lisibilité. (NDLR)

constatons qu'il n'est en principe accessible qu'à des élèves de niveau 6^{ème}-5^{ème} de l'enseignement secondaire ; ou, pour apprécier autrement les résultats, à 60% seulement de la population adulte.

Bien sûr, un certain nombre d'enfants de Cours Élémentaire sont capables de lire ce texte, mais combien ? On pourrait s'attendre à ce que cet ouvrage destiné à de jeunes enfants ait une lisibilité suffisante pour être compris par au moins 90% des adultes. Cet exemple caractéristique n'est donné que pour illustrer le propos. Mais il ne s'agit pas d'un cas isolé.

Après avoir mesuré la lisibilité de 25 récits illustrés pris au hasard dans 6 collections³ destinées à la même classe d'âge, nous avons obtenu pour la moitié d'entre eux un niveau CM, voire 6^e-5^e, c'est-à-dire accessible à seulement 70% des adultes. Il semble actuellement que les choses s'arrangent et réapparaissent davantage de textes pour les enfants aux performances très modestes.

Même constatation pour les livres destinés à des enfants plus âgés (disons 9-11 ans) et publiés dans des collections récentes (Folio Junior, Quatre coins du temps, Nathan Lecture, Castor Poche, Livre de Poche Jeunesse). Leur lisibilité moyenne ne les destine qu'à 50 à 60% de la population, ce qui signifie que, quelque soit leur intérêt, 40% des enfants de CM les abandonnent après la 3^{ème} page, en situation de lecture autonome. De ces lecteurs un plus âgés, mais peu sûrs, on dira sans doute après coup que vraiment, ils n'ont pas le goût de lire. Remarquons justement que, pour cette tranche d'âge, nous n'avons guère de produits sur le marché⁴ qui permettraient de faire démarrer des lecteurs hésitants de 10-12 ans : les textes plus faciles que ceux qui sont destinés à leur âge sont refusés parce que trop puérils dans les contenus, et ceux dont les contenus les attirent ont une lisibilité trop faible pour qu'ils franchissent le cap de l'accrochage.

Signalons à ce propos qu'il s'agit bien d'entrer dans le livre, qu'il y a là un phénomène d'amorçage et que la lisibilité des premières pages est déterminante.

La conclusion à tirer de ces constatations et que l'intéressant renouvellement, voire la richesse actuelle de la littérature d'enfance et de jeunesse n'ont comme conséquence que de faire lire davantage les bons lecteurs, mais en aucun cas d'amener davantage d'enfants à la lecture. C'est ce que nous constatons bien souvent avec nos enfants malgré nos efforts de "promotion" et d'animation. Nous multiplions les occasions de contact, nous provoquons même le désir, mais les rapports intimes, les vrais rapports ont toujours autant de mal à s'établir.

Il est urgent que les éditeurs cessent de définir le public potentiel d'un ouvrage à partir de son contenu, et se préoccupent davantage de la lisibilité⁵.

Il est aussi important que les auteurs et les traducteurs soient au courant des capacités de lecture de l'ensemble des enfants pour lesquels ils écrivent (quoi qu'ils disent) et non de la moitié favorisée d'entre eux.

Ces revendications appellent néanmoins l'importante mise au point qui va suivre.

II - Écrire simple n'est pas écrire pauvre.

On sait les pièges où peut tomber l'écrivain qui voudrait trop "s'adapter" à son public enfantin en l'occurrence : pauvreté, stérilité. À force de vouloir trop écrire pour tout le monde, on n'intéresse

³ 6 Folio Benjamin, 5 Renard Poche (à partir de 7 ans), 4 Enfantimages, 3 Patapoche, 2 Croque Livre.

⁴ à part, peut-être, la collection "J'aime lire". Comme par hasard, l'équipe qui la dirige est très au fait des questions de lisibilité.

⁵ qui me démentira si je prétends que la plupart des livres sont "testés" (si l'on peut avancer ce mot !) sur des enfants d'écrivains ou d'éditeurs ? Échantillon représentatif ?

personne : le sur-mesure manque d'âme par essence et l'auteur trop contraint ne fait plus rien passer.

Aussi ne peut-on réclamer des auteurs cette stérilisation systématique. On aimerait cependant qu'au moment où ils écrivent ou réécrivent, ils aient conscience (pour les raisons évoquées plus haut) de la différence entre deux choses.

- la complexité née de réelles nécessités expressives
- celle qui n'obéit qu'à un souci d'ornement (pour ne pas dire moins).

Quelques exemples illustreront cette différence.

Lorsque Rosemary WELLS, dans **Chut chut Charlotte**⁶ (ou plutôt sa traductrice) écrit :

"Papa frotte et ravigote

Le petit Bruno qui grelotte",

on peut convenir que le mol "ravigote" a une force expressive qui justifie sa présence, même si beaucoup d'enfants ne l'ont jamais rencontré.

Ou bien, quand l'adaptateur de **La Vache orange**⁷ raconte

"La vache n'avait jamais bu de vin et voilà que ça lui pique le nez, et qu'elle éternue, et qu'elle éternue !", il a raison de maintenir une phrase un peu longue pour le public qui est le sien, la scène elle-même le justifie.

En revanche, quand le même écrit un peu plus loin : *"Ce ne fut pas sans peine que le Renard décida la vache à se recoucher"*, qu'est-ce que la double négation, difficile à comprendre pour un enfant de 8 ans, ajoute à une éventuelle tournure plus simple ? Il y a là un bel exemple de ces écrans linguistiques qui déroutent l'enfant, en noyant ses repères nécessaires.

De même, dans **Fou de football**⁸ (Colin Mc NAUGHTON), la phrase : *"Bruno était en train de penser à l'injustice qui lui était faite quand l'arrière donna le signal pour tirer le penalty"*, l'emploi de la circonstancielle masque la présence de deux actions.

Pour préciser le propos, on peut mettre en cause trois habitudes d'écriture (voire des réflexes, nous en parlons plus loin) non justifiées par des raisons de style.

- 1) Des phrases trop longues, aux constructions chantournées sans nécessité.
- 2) Des mots rares à la place de mots courants, sans nécessité.
- 3) Un refus tout "littéraire" de la répétition, par simple souci d'élégance (on peut rappeler le rôle de la redondance dans la lisibilité).

Ce dernier point se remarque particulièrement dans les propositions incises ou indicatrices du dialogue.

Par exemple, dans **Le sac à disparaître**⁹, de Rosemary WELLS, on lit :

"Et s'il avait explosé ? lance Dorothee

- Ou alors, il est devenu si beau qu'on ne le reconnaît plus, suggère Colette".

⁶ Folio Benjamin

⁷ N. HALE, Père Castor.

⁸ Folio Benjamin.

⁹ Folio Benjamin.

Pourquoi ce brusque accès de recherche alors que deux pages plus loin, on trouve : *"Moi d'abord ! dit Colette*

- Tiens, prends mes éprouvettes, dit Dorothée".

Et plus loin, encore :

"Tu me prêteras ton sac demain ? demande Colette

- Tu me le prêtes pour dormir ? demande Dorothée

- À propos, tu l'as bien rangé ? dit Robert".

Ne quittons pas cette histoire, assez forte par ailleurs, sans remarquer les libertés prises par les traducteurs avec le texte original. Pour ceux qui lisent (un peu) l'anglais,

"It was a Christmas morning

- Wow said Morris".

devient :

"Aujourd'hui c'est Noël.

Oh oh dit Damien, il me tarde de voir mon cadeau".

De même :

"All Christmas day Victor played hockey and Rose made herself beautiful and Bette mixed acids"

se traduit, bien entendu, par :

"Quelle matinée ! Robert manie la crosse, Colette les crayons (l'élision n'arrange pas les choses), et Dorothée pipettes et pilons".

Traduttore, traditore ! oui, mais pas de faux procès. On peut concéder aux traducteurs, sinon le droit de trahir, du moins celui d'adapter dans l'esprit.

Marie-Raymond FARRE transforme le texte de Rosemary WELLS.

"And he was so silly to use the beauty kit, said Rose, he would waste all the lipstick"

devient :

"Je peux me faire une tête de clown ? demande Damien

- Non tu es trop bête, répond Colette, tu gâcherais mon rouge à lèvres !"

Il y a certes comme un écart entre les deux textes, mais pourquoi pas ?

En revanche, lorsque la simple phrase *"he mixed"* s'habille en **"(il) invente de savants mélanges"** on peut dire que le traducteur ne s'adresse pas au même public que l'auteur.

Le phénomène, qui n'est pas général, est suffisamment fréquent pour qu'on n'impute pas la responsabilité de l'écriture "en dimanche" aux véritables auteurs.

Un des fleurons revient au traducteur de l'ouvrage de H. HAWKINS : **Le plus grand polisson du monde**¹⁰, pour qui :

"The rockett was going to start"

aboutit tout naturellement à :

"le départ de l'engin était imminent"

Bon !

Laissons-là les traducteurs, qui ne sont guère responsables après tout que de la moitié des textes parus pour les 7-9 ans, et faisons le point. L'étude des livres pour enfants persuade aisément que la moitié des tournures complexes et des mots rares n'obéissent à aucun souci valable d'expression ; qu'une simplification bien souvent ne retirerait rien au texte. Sans réclamer pour autant (surtout pas !) l'obligation d'écrire en français fondamental, on voudrait que les mots un peu rares et les phrases compliquées, dont la

¹⁰ Éd. Garnier frères.

présence n'est pas nécessairement à proscrire (le lecteur perfectionne sa compétence en lisant) soient néanmoins distribués à bon escient, faute de quoi, pour un groupe important d'enfants, la lecture n'est pas poursuivie. Un mot inconnu est saisi dans le contexte ; trop de mots inconnus et il n'y a plus de contexte.

Ajoutons dans le même ordre d'idées, l'abus de mots rares dans un type d'ouvrage destiné aux petits, celui qui exploite les assonances. Le système n'est pas à proscrire, bien au contraire. Il fait chanter l'histoire, répond au besoin de jeu poétique, assure les repères auditifs... etc. Mais la nécessité de la rime entraîne l'auteur (ou le traducteur !) à l'abus de mots rares ou de tournures compliquées. Bref, il versifie.

N'y a-t-il pas quelque chose de gratuit dans cet extrait de **Chut chut Charlotte**¹¹ :

"Papa et Maman, éperdus :

Où est-elle ? On ne l'entend plus !" ?

Le besoin de la rime ne justifie pas l'emploi du mot éperdu (que même beaucoup d'adultes ignorent). De plus, la suppression du verbe, qui rend la phrase difficile, n'obéit qu'à un souci d'élégance.

Que dire aussi des distiques de mirliton du **Voyage au bout de l'éponge**¹² (ouvrage plein de qualités par ailleurs).

"Mais, surprise dans ce bois !

Un grand paquebot il voit"

ou bien

"De la montagne escarpée sur une corde se laisse glisser".

Dira-t-on que les inversions sont productrices de qualité?

La poursuite du procédé tout au long d'une histoire conduit inmanquablement à des chevilles, des bouchetrous qui donnent un résultat à la fois compliqué et de mauvais aloi - une espèce de camelote rococo. Pour y échapper il suffirait d'un peu plus de travail peut-être, ou bien d'alterner prose et vers : il n'est pas sûr que la vraie poésie du texte y perde quelque chose.

Soyons nets. On a l'impression qu'auteurs et adaptateurs ignorent ces questions, qu'ils ne se rendent pas compte que des tournures qui leur semblent simples sont loin d'être saisies par un grand nombre d'enfants auxquels leurs textes semblent pourtant destinés ; qu'une phrase comme celle que vous venez de lire et où 50 à 70% des adultes se retrouvent est incompréhensible par un enfant de cours élémentaire qui ne repère pas encore spontanément les articulations.

Le problème semble même plus profond, et l'examen de la lisibilité des textes révèle quelques aspects du rapport auteur-texte-enfant.

D'abord il n'est pas sûr qu'une écriture un peu complexe reflète un travail réel de l'esprit. Celui qui s'est un peu frotté à la chose a constaté qu'il est plus facile d'écrire compliqué que d'écrire simple : que l'effort de trouver ses mots et de bâtir sa phrase produit des versions de plus en plus dépouillées ; que le stylo fabrique bien plus facilement les subordonnées en cascade que les indépendances bien articulées. Doit-on rappeler ces évidences ? Ensuite et surtout (c'est la vraie question évoquée au début de cette partie), il s'agit de savoir si être simple, c'est être pauvre ; si être complexe, c'est être riche. Sans se prononcer de manière générale sur ce point, on peut penser que pour les enfants, en particulier les petits enfants un texte riche n'est pas nécessairement un texte précis, nuancé. **Le petit Chaperon Rouge** dans la Version de PERRAULT, à l'écriture extrêmement dépouillée, est riche par les échos qu'il éveille dans la personne

¹¹ R. WELLS, Folio Benjamin.

¹² TRAXLER, Folio Benjamin.

(doit-on appeler BETTELHEIM à la rescousse ?).

Ceci pourrait bien expliquer la préférence que Michel TOURNIER accorde à **Vendredi ou la vie sauvage**¹³ en face de **Vendredi ou les limbes du Pacifique**¹⁴. Le "fouillé" du second peut être apprécié d'adultes qui regardent et analysent, mais pour les enfants, les méandres d'une phrase trop nuancée sont un obstacle à sa vision interne, faite autant de ce qu'il trouve dans le texte que de ce qu'il y apporte.

Mais ce qui retint Robinson plus que toute autre chose, ce fut un alvéole profond de cinq pieds environ qu'il découvrit dans le coin le plus reculé de la crypte. L'intérieur en était parfaitement poli mais curieusement tourmenté, comme le fond d'un moule destiné à informer une chose fort complexe. Cette chose, Robinson s'en doutait, c'était son propre corps, et après de nombreux essais, il finit par trouver en effet la position - recroquevillé sur lui-même, les genoux remontés au menton, les mollets croisés, les mains posées sur les pieds - qui lui assurait une insertion si exacte dans l'alvéole qu'il publia les limites de son corps aussitôt qu'il l'eut adoptée.

Il arriva mollement dans une sorte de niche tiède dont le fond avait exactement la forme de son corps accroupi. Il s'y installa, recroquevillé sur lui-même, les genoux remontés au menton, les mollets croisés, les mains posées sur les pieds.

Quel est le texte le plus riche ?

TOURNIER avance même cette interprétation¹⁵:

*"Ces auteurs¹⁶ ne visaient nullement un public enfantin. Seulement, comme ils avaient du génie, ils écrivaient si bien si limpide, si brièvement - qualité rare et difficile à atteindre - que tout le monde pouvait les lire **même les enfants**".*

Puisqu'on en est aux citations, comment ne pas laisser la parole à Isabelle JAN (Le récit pour enfants, dans l'ouvrage collectif **Les livres pour enfants**, Éditions Ouvrières). Ses propos témoignent d'un certain énervement.

"Hélas, le ridicule n'est pas ce qui effraie l'auteur pour enfants qui ne se contente pas de tenir un bon sujet, ce que est souvent le cas, mais prétend, de surcroît, le mettre en forme, y ajouter "le style". Les morceaux de bravoure s'intercalent alors dans le récit qui s'encombre d'images, de complications de syntaxe et de vocabulaire, de tics de toute sorte. La langue perd la fluidité, que seule confère l'anonymat, pour satisfaire au mythe de l'écrivain. Voilà enfin un style qui a de la personnalité, s'écrie-t-on !

Et la personnalité de l'écrivain s'interpose ainsi entre le texte et le lecteur, quitte à réduire ou modifier la nature du contenu...¹⁷ quoi qu'il en soit... le style est toujours dans ce cas le miroir aux alouettes.

Car il semblerait que cette écriture tournée vers l'enfance plus que toute autre gagnerait à s'effacer pour mieux s'exprimer. Au lieu d'attirer l'attention sur le "dire", la recherche de ce que Roland BARTHES appelle "l'écriture innocente" s'impose ici..."

(à suivre...)

Jean MESNAGER

¹³ voir **Faut-il écrire pour les enfants ?** Michel TOURNIER AL n°5, mars 84, p.18 (NDLR)

¹⁴ respectivement Folio Junior et Folio.

¹⁵ Courrier de l'UNESCO, juin 82, reproduit in AL n°5.

¹⁶ GRIMM, ANDERSEN, PERRAULT, Lewis CAROL.

¹⁷ ajoutons... ou à le rendre positivement incompréhensible à des lecteurs modestes.